HAL
open science

Etre habité pour demeurer vivant : A propos de l'ouvrage de Jean-Marc Besse

Ludovic Falaix

To cite this version:

Ludovic Falaix. Etre habité pour demeurer vivant : A propos de l'ouvrage de Jean-Marc Besse. Nature et récréation, 2018. halshs-01926246

HAL Id: halshs-01926246

https://shs.hal.science/halshs-01926246v1

Submitted on 19 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NATURE & RÉCRÉATION
Juin 2018 - n°5

« ETRE HABITÉ POUR DEMEURER VIVANT » À PROPOS DE L'OUVRAGE DE JEAN-MARC BESSE : *HABITER, UN MONDE À MON IMAGE*

Jean-Marc BESSE, *Habiter, Un monde à mon image*, 2013, Paris, Flammarion, Coll. Sens propre, 251p.

Ludovic FALAIX
Mcf, Université Clermont Auvergne
Laboratoire ACTé
ludovic.falaix@uca.fr

Même s'il se défend du fait que *« ce livre n'est pas un traité systématique de l'habiter, encore moins l'exposé d'une théorie »* (p. 11), Jean-Marc Besse réenchante néanmoins le débat épistémologique en géographie. En effet, dans son ouvrage intitulé *« Habiter. Un monde à mon image »*, l'auteur évoque, en creux, la nécessité que les géographes soient en mesure de développer une compétence disciplinaire fondée sur la lecture sensible du monde. Il invite ainsi les géographes à s'en remettre à cette disposition phénoménologique propre à chacun afin que leur vue, leur odorat, leur ouïe, leur toucher, leur goût soient les matériaux privilégiés quant à la compréhension et l'interprétation de la manière dont le monde se construit, s'élabore et se vit de telle sorte que la sensorialité soit la langue privilégiée pour habiter (Paquot, 2016). Or, là se situe la singularité de Jean-Marc Besse dans un paysage scientifique où trop nombreux sont ceux qui ont fait le deuil de leur sensibilité dans le secret espoir de s'inscrire dans un rationalisme scientifique dont Georges Gusdorf souligne que *« le danger de la formalisation scientiste est qu'elle ne prétende, en se substituant à la conscience perceptive, fournir la lecture du réel valable à l'exclusion de toute autre »* (Gusdorf, [1953], 1984, p. 274). C'est aussi la raison pour laquelle, en convoquant Kant et les pratiques artistiques comme remparts à la raison pure, Jean-Marc Besse ne manque pas d'identifier qu'habiter et cultiver, entendus comme le fait de *« prendre soin »*, sont traversés par une même intentionnalité : *« ménager un être, une personne ou un lieu, c'est se placer avec adresse et attention à ses côtés, dans un sens d'abord spatial et dynamique »* (p. 31).

Mais, développer ce regard sensible sur le monde, promouvoir l'esthétisation de nos rapports au monde comme le propose l'auteur de cet ouvrage, c'est ouvrir la porte à l'autre dans l'optique de lui reconnaître la légitimité de son intégrité affective qui s'exprime à travers ses registres de territorialisation ; dans sa capacité à transcender *« le lieu pratiqué »* (De Certeau, 1990) pour élaborer ses espaces. *« Si la géographie s'intéresse à la Terre, c'est parce que les hommes y habitent, et ce sont les lieux, l'étendue et les formes de cette habitation de la Terre par les hommes qui constituent ses objets d'intérêt fondamentaux »* (p. 70-71). Il s'agit alors, précise l'auteur, de développer nos aptitudes à refonder le vivre ensemble loin des doctrines politiques et parfois même à contre-courant des injonctions socioculturelles qui ont vocation à standardiser nos pratiques spatiales ; à déshumaniser nos existences au profit d'usages d'espaces qui ne sont plus vécus que sur le seul registre d'un pragmatisme fonctionnel où la rêverie et la contemplation n'ont plus leurs places alors que *« la ville que j'habite est le foyer secret de mes regards et de mes paroles. Elle n'est pas un objet, mais le sol d'où naissent mes désirs et la patrie de mes pensées »* (p. 120). Ainsi, *« les horizons de l'existence géographique de l'être humain, c'est-à-dire la surface qui s'ouvre concrètement et imaginairement à sa vie, sont dessinés par les fluctuations techniques, sociales et psychiques où se redéfinissent en permanence, dans l'histoire, le sens du proche et le sens du lointain, de l'Ici et du Là-bas, de l'accessible et de l'inaccessible, aussi bien dans les biographies personnelles que dans l'expérience collective des sociétés »* (p. 83).

Autrement dit, Jean-Marc Besse suggère l'impérieuse nécessité de repenser le dessein politique qui traverse l'anthropocène puisque les champs de l'existence des individus dépendent, en partie, des déterminismes d'ordre socioculturel. D'autant plus que nombreux sont les individus qui dénoncent le caractère dystopique, disruptif (Stiegler, [2016], 2018), de notre ère civilisationnelle en stigmatisant, notamment, sa dimension insoutenable tant sur le segment environnemental, que social, économique ou politique. Conscients des limites induites par la tyrannie des postures dogmatiques et hégémoniques qui érigent au rang de réussite sociale le narcissisme identitaire évoqué par André-Frédéric Hoyaux dans la chronique scientifique de ce numéro, certains individus aspirent ainsi à une *« recosmisation de leurs existences »* (Berque, 2008) fondée sur le rétablissement de la profondeur des relations qu'ils établissent à soi, à l'autre, au temps, à l'espace, à la nature, au corps… Par conséquent, et comme le souligne Jean-Marc Besse, l'enjeu fondamental de l'habiter réside dans cette capacité des individus à apprivoiser la distance qui *« constitue l'une des données de l'habiter humain »*. *«* Habiter, c'est vivre *dans* et en *fonction* de la distance *»* (p. 81), c'est-à-dire que cette mesure du lieu inhérente à ce que l'auteur appelle *« l'espacement »* autorise cette distinction entre, d'une part, l'espace habité et, d'autre part, l'espace inconnu, indéterminé, qui l'entoure. *« Le premier, c'est le "Monde", le "Cosmos" ; le reste, ce n'est plus un Cosmos, mais une sorte d'"autre monde", un espace étranger, chaotique, peuplé de larves, de démons, d'"étrangers" »* (Eliade, [1957],

2002). L'expérience vécue de cette *« distance »*, de cet *« espacement »*, devient alors le potentiel ciment de l'émergence d'une communauté écouménique encline à réconcilier l'éthique environnementale et l'écologie politique (Hess, 2017) en ayant cette ambition de reconfigurer les dogmes socioculturels quant à la manière dont le monde pourrait être habité puisque *« c'est la familiarité sociale ou familiale avec autrui, l'amour, le désir ou au contraire la désaffection, l'indifférence et le mépris qui s'emparent des distances physiques, les agrandissent ou au contraire les raccourcissent, selon les normes topologiques qualitative et affective »* (p. 83). Les chapitres intitulés *« mémoires »* (p. 121), *« intérieurs »* (p. 147) et *« adresses »* (p. 173) évoquent alors ces expériences sensibles induites par les multiples interactions dynamiques et les opérations qui provoquent, conduisent et structurent l'habitabilité et au sein desquelles l'incorporation sensible de *« l'espacement »* joue un rôle plus fondamental que l'analyse du poids des déterminismes dans la compréhension des dispositions des individus à embrasser le monde, à vivre le monde, donc à habiter le monde.

À travers cet ouvrage, Jean-Marc Besse promeut ainsi une hétérotopie (Foucault, [1966], 2009) scientifique fondée sur l'analyse des relations signifiantes et créatrices qui se tissent entre l'individu et le milieu. *« C'est par l'air que je respire que j'habite dans le monde tout autant qu'il habite en moi »* (p. 251). Dans ce contexte, il renforce ce processus de réincarnation des sciences humaines et sociales qui, pensées à l'aune de l'incorporation de l'objet par le chercheur, placent désormais l'intuition et la connaissance tacite (Khun, 1962) au cœur du dispositif méthodologique. L'ethnographie énactive et la participation observante sont alors considérées comme fécondes dans la mesure où elles permettent au chercheur de saisir ce caractère intime (Falaix, 2016), sensible, et charnel des relations qu'entretiennent les individus au milieu. En se nourrissant de *« chair et de sang »* (Wacquant, 2015), les sciences humaines et sociales mettent alors un terme au fait que de battre leurs cœurs se soient arrêtés sur l'autel de la rationalité. Affranchie de toute dérive métaphysique, l'hétérotopie scientifique attribuée ici à Jean-Marc Besse étudie donc le caractère ontologique des dynamiques sociales en considérant qu'elles sont l'expression de la manière dont les individus expérimentent l'intensité de leur présence au monde.

Cette rupture épistémologique suppose, par ailleurs, d'investir les discussions sur la question de la *« neutralité axiologique »* ainsi qu'à reconnaître le nécessaire travail introspectif et autocritique du chercheur inscrit dans cette dialectique entre distanciation et engagement. Ce type de controverses *« invite non à la négation de la rigueur scientifique - niant la nécessaire autonomie scientifique -, ni à la négation scientiste - le scientisme étant entendu comme la prétention illusoire à une science sociale sans présupposés - de nos «impuretés»* et de nos fragilités constitutives, mais à assumer réflexivement ces impuretés et ces fragilités dans le mouvement de constitution de rigueurs scientifiques partielles et provisoires » (Corcuff, 2011). Dans ce contexte, les principales conclusions scientifiques établies sont,

dès lors, à lire comme autant de vérités empreintes d'une fragilité constitutive du chercheur lorsqu'il incorpore l'objet malgré le souci permanent exprimé à l'idée de l'intellectualiser et de l'objectiver. Ces vérités sont également précaires au regard du caractère mouvant, changeant, aléatoire, sensible, poétique, homéostatique de l'existence des individus qui, sortis de leurs cavernes, engagés dans le tumulte et le pragmatisme de l'action, expriment leurs lectures d'un monde lui-même en mouvement perpétuel en étant, simultanément, à la recherche du sens qu'ils donnent à leurs existences, c'est-à-dire à la poursuite de cette nécessaire transition induite par le passage du *« en tant que »* au *« parce que »* (Hoyaux, 2018) puisqu'ils ont ce sentiment qu'embrasser la liberté consiste, bel et bien, à dépasser les déterminismes (en tant que) pour élaborer des registres de satisfactions ontologiques (parce que) qui ne répondent pas exclusivement aux injonctions sociales, culturelles, politiques, morales, artistiques, poétiques… Mais embrasser cette liberté, c'est-à-dire être *habité pour demeurer vivant*, nécessite, sans doute, de dépasser la seule mise en scène de nos existences afin de questionner les raisons profondes de nos engagements au/et dans le monde et la place que l'on peut/veut y tenir pour le bien commun. L'existence des individus atteint une forme d'efficience ontologique caractérisée par le sentiment d'une sécurité émotionnelle et affective lorsque *« l'homme habite l'espace en poète »* (Heidegger, [1954], 2001) puisque la poésie, que le philosophe allemand[1] définit comme l'acte de mesure réalisé par les individus pour prendre conscience de leur condition géographique, est la principale ressource dont ils disposent pour expérimenter cet ancrage spatial au cœur de cette *« terre bleue comme une orange »* et dont ils ne peuvent s'affranchir ; avec laquelle ils composent pour circonscrire les frontières de leurs enveloppes écouméniques.

Par conséquent, l'ouvrage de Jean-Marc Besse invite les chercheurs qui traitent la question des pratiques récréatives de pleine nature à considérer l'habiter pour dépasser les analyses des pratiques sportives trop souvent présentées par la communauté scientifique comme des constructions corpo-spatiales d'ordre essentialiste. Dans le cadre du débat relatif aux relations entre Nature et Récréation, les réflexions portées par Jean-Marc Besse permettent ainsi d'aller au delà des approches entre l'identification d'experts et de néophytes, de garants de l'orthodoxie sportive et d'hétérodoxes, d'entrepreneurs de morale et de déviants. Cette perspective ouvre alors l'opportunité de saisir, au delà de la maitrise technique et de l'intensité de l'engagement corporel qui sont les marqueurs normatifs et emblématiques de la mise en scène socioculturelle et politique de ces pratiques ludo-sportives, que les pratiques récréatives immersives indiquent et caractérisent le souci d'une revitalisation d'une relation à la nature entendue comme manifestation de la prise de conscience du caractère dystopique de

[1] Compte tenu des engagements politiques du personnage public, seule la pensée développée par le philosophe mérite d'être retenue !

l'anthropocène, et donc comme vecteur d'une renaissance d'ordre ontologique.

À mille lieues de saisir l'habiter comme manifestation d'une polytopicité d'individus inscrits dans ce que Peter Sloterdijk appelle la *« mobilisation infinie »*, sans doute convaincu comme Claude Raffestin (2016) que les géographes devraient relire Eric Dardel ([1952], 1990), Jean-Marc Besse accompagne tout un chacun vers une réflexion afin d'habiter le monde avec intensité. En privilégiant l'approche par la dimension sensible, c'est-à-dire par l'examen du *« plasma d'une réalité interstitielle qui n'est pas faite d'un matériau social »* (Latour, [2006], 2015, p. 352), Jean-Marc Besse ne place plus l'habiter sous l'égide d'un déterminisme exclusif auquel les garants de cette orthodoxie attribuent les fantasmes d'une tyrannie absolue. *« L'espace habité n'est pas un espace euclidien ou newtonien, mais plutôt un espace vivant. Autrement dit, nous habitons un espace d'interactions, un espace fluide, dynamique, résultat toujours provisoire des interactions qui le constituent en quelque sorte »* (Besse, 2015, p. 389). Il démontre ainsi que les hommes aspirent à vivre l'exaltation de ce sentiment qu'est l'être au monde dans le cadre d'expériences sensibles singulières, toutes légitimes, en ayant sans doute à l'esprit qu'*« avant la question sur le lieu social et historique du questionnement sociologique, se trouve celle sur la situation existentielle dans laquelle les analyses sociologiques se trouvent historiquement justifiées »* (Arendt, [1930-1954], 2015, p. 77).

Poétique, érudit, illustré d'exemples emblématiques, invitant à la rêverie et aux voyages imaginaires, l'ouvrage de Jean-Marc Besse entérine le tournant géographique fondé sur la mise en perspective *« des intérêts profonds de l'humanité »* (Claval, 1995, p. 240). Il fait également écho à cette conviction portée par Gaston Bachelard ([1957], 2001) : *« n'habite avec intensité que celui qui a su se blottir »*. De là à considérer que les pratiques récréatives immersives soient le principal segment sur lequel leurs adeptes éprouvent ce blotissement, il n'y a plus qu'un pas, ou plutôt un plongeon, un saut, une descente, un ride, une ascension, un drop, un run, c'est-à-dire un *« événement ecoesthétique »* défini comme *« régénération des milieux habités »* (Younès, 2012), auquel les chercheurs qui prendront part à l'animation scientifique de cette revue pourraient être attentifs pour en décrypter, non pas tant sa portée identitaire, mais davantage sa signification existentielle !

Bibliographie

ARENDT H., [1930-1954], 2015, *Philosophie de l'existence*, Paris, Payot.

BACHELARD G., [1957], 2001, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF.

BERQUE A., 2008, « De terre en monde. La poétique de l'écoumène », in Berque Augustin, De Biase Alexia, Bonnin Philippe (dir.), *L'Habiter dans sa poétique première*. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Paris, Éditions Donner lieu, pp. 231-247.

BESSE J-M., 2015, « Voisinages », *Annales de géographie*, n° 704, pp. 385-390.

CLAVAL P., 1995, « Crise et renouveau de la géographie », *Autrement, Penser la terre*, n°152, pp. 232-241.

CORCUFF P., 2011, « Le savant et le politique », *SociologieS* [En ligne], mis en ligne le 06 juillet 2011.
DARDEL E., [1952], 1990, *L'homme et la terre, nature de la réalité géographique*, Paris, CTHS.
DE CERTEAU M., 1990, *L'invention du quotidien. I Arts de faire*, Paris, Gallimard.
ELIADE M., [1957], 2002, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard.
FALAIX L., 2016, « Géographie de l'intime, habitabilité et cosmogonies immersives », *Sociétés, n°134*, pp. 41-53.
FOUCAULT M., [1966], 2009, *Le corps utopique – les hétérotopies*, Paris, Éditions Lignes.
GUSDORF G., [1953], 1984, *Mythe et métaphysique*, Paris, Flammarion.
HEIDEGGER M., [1954], 2001, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard.
HESS G., 2017, « Réconcilier l'éthique environnementale et l'écologie politique : une analyse méta-éthique », *La Pensée écologique*, n°1.
HOYAUX A-F., 2018, « Du « en tant que » au « parce que ». Révélation et dépassement du narcissisme identitaire de l'anthroposcène », *Nature & Récréation, n°5*, pp 7-30.
KUHN T., [1962], 2008, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion.
LATOUR B., [2006], 2015, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
PAQUOT T., 2016, « La langue pour habiter », *Sens-Dessous*, n°17, pp. 79-89.
RAFFESTIN C., 2016, *Géographie buissonnière*, Genève, Éditions Héros-Limite.
SLOTERDIJK P., [1987], 2003, *La mobilisation infinie*, Paris, Le Seuil.
STIEGLER B., [2016], 2018, *Dans la disruption, comment ne pas devenir fou ?*, Paris, Acte Sud.
WACQUANT L., 2015, « Pour une sociologie de chair et de sang », *Terrains & travaux*, n°26, pp. 239-256.
YOUNES C., 2012, « L'événement de la ville et l'événement esthétique dans la ville », *L'Observatoire*, n°41, pp. 41-44.